

DISPARU

TEXTE ET MISE EN SCÈNE

Cédric Orain

REVUE DE PRESSE



PLAN BEY

CONTACT PRESSE NATIONALE

Dorothée Duplan, Camille Pierrepont, et Fiona Defolny
assistées de Louise Dubreil

01 48 06 52 27 | bienvenue@planbey.com

Dossier de presse et visuels en
téléchargement sur www.planbey.com

JOURNALISTES PRÉSENTS

Presse quotidienne

FERNEY Jeanne - La Croix
ROSSI Gérald - L'Humanité
SORIN Etienne - Le Figaro

Presse hebdomadaire

BRAUNSTEIN Mathieu - Télérama
CHAUVEAU Gil - Charlie Hebdo, La Revue du spectacle
HUBERT Thierry - La Vie

Presse longs délais

CORLIN Thomas - Mouvement
SORBIER Marie - I/0 Gazette

Presse audiovisuelle

FLANDRIN Michel - France Bleu
HÉLIOT Armelle - France Inter (*Le Masque et la plume*)

Presse web

BÉRENGER Ondine - Théâtre actu
FREGAVILLE Olivier - L'Oeil d'Olivier, Transfuge
FRIEDEL Christine - Théâtre du blog
HELUIN Anaïs - Sceneweb
HOFFMANN Mélissa - L'Info tout court
HOTTE Véronique - Hotello
Le Bruit du Off
M La Scène
THIBAUDAT Jean-Pierre - Mediapart

DIFFUSIONS RADIO

France Inter - *Le Masque et la plume*, émission présentée par Jérôme Garcin

Coup de cœur d'Armelle Héliot

Diffusé le dimanche 21 juillet à 20h

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-masque-et-la-plume/le-masque-et-la-plume-21-juillet-2019>

France Bleu Vaucluse - *L'été des festivals*, émission présentée par Michel Flandrin

Interview de Cédric Orain

Diffusé le lundi 15 juillet à 12h05h

<https://www.francebleu.fr/emissions/l-ete-des-festivals/vaucluse/l-ete-des-festivals-8>

QUOTIDIENS

Un off de plus en plus in

Très récemment, de nouveaux théâtres ont éclos, proposant une programmation de qualité.

On ne veut surtout pas les faire passer pour des bouche-trous. Mais disons que la désaffection de certains profes-

sionnels pour le Festival in a sûrement accéléré leur notoriété: on parle de ces nouveaux lieux du off – le Train bleu, le 11 Gilgamesh, la Manufacture – dans lesquels se sont réfugiés presse et directeurs de scènes nationales. Soit un public qu'on n'aurait jamais vu en si grand nombre dans les enceintes privées du Festival il y a dix ans.

C'est que le paysage a changé: face à la violence toujours plus tentaculaire du marché off – 1500 spectacles

cette année –, la Manufacture avait initié la première contre-offensive plutôt salutaire, qui consistait à tracer une ligne de programmation claire (écritures contemporaines – pas forcément dramatiques –, créations) et à soutenir autrement les compagnies en prenant en charge, notamment, les relations avec les pros, la presse, la com.

Depuis 2018, le 11 Gilgamesh (lancé par les salles parisiennes le Théâtre Gilgamesh et le Théâtre de Belle-

ville) et le Train bleu ont suivi le modèle. Le second, un rez-de-chaussée d'immeuble du centre historique, a été lancé par trois comédiens avec l'appui du groupe HDP (propriétaire de l'Harmattan, ou du Lucernaire à Paris) et s'est immédiatement inscrit sur la carte du repérage artistique: l'an passé en propulsant Hugues Duchêne jusqu'à la Scala à Paris, cette année en comptant deux beaux succès du off, avec *Hen* de Johanny Bert ou *Disparu*

de Cédric Orain. «*On ne veut, ni ne peut, concurrencer le in*, explique Aurélien Rondeau, codirecteur du Train bleu. *Il s'agit simplement de présenter des formes contemporaines plus légères.*» Et de changer le paysage avignonnais en comptant peut-être, dans le futur, trois festivals distincts? Un in fait de grosses locomotives internationales, un off hyper-commercial, et un nouveau, sans doute plus underground.

É.B.

Solitude Perdu quelque part

Elle est seule, assise sur sa chaise, dans un rond de lumière, le regard au loin. Dans la position de l'attente. Tout en sachant, au plus profond d'elle-même, qu'il ne reviendra pas. Il, c'est ce fils, *Disparu* sans laisser de trace, juste après son baccalauréat obtenu avec mention. Un garçon comme les autres adolescents, mais également un peu dans la marge, que la police, ses parents, ses amis ont cherché, partout, en vain. Ce jeune homme fait partie de ces 2500 personnes qui, chaque année, en France, sont officiellement portées disparues. Cédric Orain a écrit ce récit, troublant, sensible, poignant, cette parole de mère dont l'existence a, depuis, sombré dans le néant du quotidien. Pierre Nouvel a mis en scène Laure Wolf, qui, avec une économie de gestes, transmet sa détresse. Avec émotion et tendresse. ● **G. R.**

Disparu, à 13 h 45, au Train bleu, rue Paul-Sain,
Tél. : 04 90 82 39 06.

HEBDOMADAIRES

Disparu

PUBLIÉ LE 16/07/2019 À 20:49

[Twitter](#) [Partager 70](#)

Un des écrans du off



Il y a encore quelques années, la rue Paul Saïn, était dans le festival, une de ces rues dont on passait sans s'arrêter; une de ces rues que l'on appellerait techniquement un « couloir de circulation ou de transition ». Circulez, y'a rien à voir. L'ouverture successive du « Parvis d'Avignon » et depuis l'an passé du « théâtre du Train bleu » vient lui donner une toute autre assignation. Le Parvis, dans la magnifique église des italiens, est avec la Chapelle de l'Oratoire, le second lieu d'ouverture de la présence chrétienne au débat et à la création contemporaine en résonance avec la spiritualité. En face, le "théâtre du Train bleu", ouvert il y a deux ans, a rapidement émergé par la qualité de sa programmation et le suivi des troupes accueillies. La rue désormais fourmille de festivaliers et de discussions. Deo gratias ! Dimanche, nous étions au Parvis pour l'échange avec Olivier Py, directeur du Festival In. Et aujourd'hui, nous avons traversé la rue pour le "Train bleu" et assister à "Disparu".

Au sortir de cette création, dans la tête et le cœur un adjectif émerge délicatement : « méticuleux ».

« Meticuleux », le texte infiniment poétique de Cédric Orain pour trouver et choisir aujourd'hui les mots d'une mère dont le fils a mystérieusement disparu en 1973 sans laisser ni adresse, ni nouvelle. Sans céder avec rigueur à un pathos exacerbé, la parole advient comme ciselée, posée en silence, au seuil de l'absence, de la souffrance, de l'attente abattue. L'intime s'intensifie en creux, offrant un dernier tableau où le langage symbolique recueille l'indicible, butant sur l'espérance glacée d'un retour improbable.

« Meticuleux », le choix artistique de la mise en scène, signée aussi Cédric Orain. Assise sans jamais se lever, la comédienne Laure Wolf, magnifie son rôle par ses seuls gestes et regards. L'on croyait retrouver ici, en féminin, Laurent Poitrenaux dont nous avons, sur ce blog, aimé saluer le travail. Le mouvement infime du corps, de la main, ou de la tête révèle tout l'espace, vide, comme la terre d'une solitude désolée. Le dispositif vidéo effleure par touche, jusqu'au visage de la comédienne et l'éclairage obéit à des jeux subtils d'ombres et de lumière, s'offrant comme la tentative désespérée et pourtant répétée d'une autre présence, dont le visage avec le temps s'efface.

« Meticuleux », le choix musical, posé là encore, comme un écrin. Pour entendre un peu plus le silence, y plonger et mesurer l'incommensurabilité de l'inouï, de ce qui, littéralement, ne peut s'entendre.

« Meticuleux » puisque tout respire un profond respect. Des mots et de toute vie.

Disparu, au Théâtre du Train Bleu, jusqu'au 26 juillet, 13h45.

Avignon off : Dans le noir, rallumer la mémoire

Disparition d'un père, évaporation d'un fils : *Final Cut*, de Myriam Saduis, et *Disparu*, de Cédric Orain, proposent des traversées intimistes et puissantes portées par des femmes au jeu subtil.

L'histoire, pour Myriam, est une sensation de vide au creux de l'estomac. C'est l'incompréhension, la blessure causée par un changement de nom imposé par sa mère, qui d'une petite Saâdaoui a fait une Saduis. C'est sa douleur lorsque cette même mère la peignait longuement pour dompter les épis de ses cheveux noirs. Trop noirs à son goût.

Âgée aujourd'hui d'une cinquantaine d'années, la comédienne et metteuse en scène Myriam Saduis part dans *Final Cut* de ses souvenirs d'enfance pour remonter le cours du temps et tenter d'éclaircir les zones d'ombre de son histoire familiale. Lesquelles, découvre-t-on au fil de sa pièce, sont très liées à des cicatrices plus collectives : celles qu'a laissées derrière lui le passé colonial de la France. Sa présence en Tunisie depuis 1881 précisément, qui a pesé sur sa vie de femme née en 1961 d'une mère née en Tunisie dans une famille de colons italiens et d'un père tunisien.

« *Quand ma mère est morte, j'ai trouvé des lettres chez elle qui m'étaient adressées, qu'elle ne m'avait jamais remises, dont elle ne m'avait pas parlé.* » Dès ces premiers mots prononcés par Myriam Saduis, assise derrière un bureau tout simple, on sent que la parole est pour elle une conquête. Le fruit d'un travail commencé il y a longtemps. Plus de quinze ans avant la création du spectacle en novembre 2018 à Bruxelles au Théâtre Océan Nord, dont la directrice, Isabelle Pousseur, est la collaboratrice artistique. Après avoir réalisé plusieurs créations, dont une adaptation de *La Mouette* et une pièce autour de Hannah Arendt, c'est donc la première fois que Myriam Saduis parle sur scène à la première personne. La première fois qu'elle rend publique son enquête. Son exploration est devenue au fil des années un passionnant récit-fleuve qu'il a fallu couper, réagencer cent fois pour en faire un spectacle.

À la Manufacture, l'un des lieux les plus réputés du off du Festival d'Avignon en raison de la qualité de ses choix artistiques, la parole de Myriam Saduis offre un contraste saisissant avec la foule et le bruit qui ne quittent pas la ville avant la fin souvent très tardive des spectacles (1). Sans doute *Final Cut* est-il encore chargé de son passage à Tunis, où il a été programmé quelques semaines plus tôt dans le cadre du festival Carthage Dance. Et où, pour la première fois, Myriam Saduis jouait devant la famille de son père, dont elle tente de se rapprocher à travers son « *monologue en duo* », comme elle aime à appeler sa pièce. Car – et c'est là, avec la folie maternelle, le thème central du récit – cet homme a fini par disparaître pour ne jamais revenir. Laissant derrière lui des questions que le théâtre permet non pas de résoudre mais de creuser et d'affûter.

Autre évaporation intrigante au Train bleu, un lieu du off ouvert l'an dernier et qui est déjà une référence en matière d'écritures contemporaines. Dans *Disparu*, de Cédric Orain, de même que dans *Final Cut*, ce sont ceux qui restent qui ont la parole. Et qui tentent de se débrouiller avec le vide et le silence comme le fait tout comédien, forcé de négocier avec l'espace hors du temps et de la vie quotidienne qu'il occupe le temps d'une représentation. Dans ces deux spectacles, des personnes – des femmes – déploient un verbe précis et sensible qui a vocation à faire vivre des absents. Un père dans le cas de Myriam Saduis, un fils dans celui de Cédric Orain. Deux êtres écorchés par leur époque. Par sa violence clairement énoncée dans *Final Cut*, plus implicite dans *Disparu*.

À l'image des paroles qu'elles servent, les scénographies de ces deux belles découvertes ont la sobriété qui manque à bien des pièces du in. À *Points de non-retour (Quais de Seine)*, par exemple, où Alexandra Badea déploie une histoire proche de celle de *Final Cut* : la quête familiale d'une jeune femme qui, par un biais trop didactique et spectaculaire, nous ramène à la guerre d'Algérie. Et à ses conséquences des deux côtés de la Méditerranée.

Dans *Disparu*, une chaise et le clair-obscur subtil, mouvant, créé par Éric Da Graça Neves, qui assure aussi la régie générale du spectacle, suffisent à souligner la profondeur de la comédienne Laure Wolf. Sa manière tout intérieure de donner corps au vide laissé par un enfant disparu volontairement à l'âge de 19 ans. Phénomène qui, relate Cédric Orain, concerne environ 2 500 personnes par an en France. Beaucoup plus ailleurs. Au Japon, par exemple, où est situé un autre beau spectacle consacré au sujet : *Les Évanoués*, de Delphine Hecquet, créé en fin de saison dernière au Théâtre de la Tempête à Paris (voir *Politis* du 20 juin).

Qu'elle soit inspirée d'un fait divers ou qu'elle naisse d'une expérience vécue par celle qui s'en fait la narratrice, la parole au cœur de ces deux spectacles du off est animée par une urgence qui se passe de dramatisation. Pas un cri, pas une larme dans *Disparu* et *Final Cut*, mais des phrases qui tantôt se bousculent tantôt peinent à se frayer un chemin jusqu'au public. Et même un humour tendre-amer chez Myriam Saduis. Une autodérision au sens de Michel Foucault, dont une citation placée en exergue du texte dit l'existence d'une drôlerie « *au sens de quelque chose d'étrange, de vif, d'insaisissable* ». D'un rire qui permet de résister aux malaises d'hier et d'aujourd'hui. Surtout lorsque c'est une artiste de talent qui le fait résonner. Entre les remparts d'Avignon pour l'heure, avant d'aller s'épanouir ailleurs.

Final Cut, La Manufacture, à 18 h 10, jusqu'au 25 juillet. www.lamanufacture.org

Disparu, Le Train bleu, à 13 h 45, jusqu'au 24 juillet. theatredutrainbleu.fr

(1) Pas moins de 1 538 dans le off cette année.



PAR ANAÏS HELLUIN
PUBLIÉ LE 9 JUILLET 2019

➔ VOIR SES ARTICLES

LONGS DÉLAIS

Avignon, feuilleton 3/3

Reportage dans la Cité des Papes, épisode final : remède chorégraphique à la déprime, disparitions, humour potache quique expérimental, et art fragile de la pédagogie. Au revoir Avignon.

Par Thomas Corlin
publié le 29 juil. 2019

13h45

***Disparu*, Cédric Orain - Train Bleu**

Certains, qui ne connaissent pas les joies de la sublimation par le *Inging*, préfèrent démissionner de la vie en disparaissant purement et simplement de la circulation. C'est fréquent, nous révèlent des statistiques, et c'est le stupéfiant fait de société qu'a choisi Cédric Orain pour ce délicat solo implacablement interprété par Laure Wolf. *Le Disparu* est un tout jeune adulte dont le geste serait d'obéissance situationniste, en attestent ses lectures, seuls indices à disposition. À cet acte radical et conceptuel, aux motivations vraisemblablement esthétique-politiques, Orain oppose une forme intime, crépusculaire, et l'axe de l'amour filial, de la tendresse, en prenant le point de vue de la mère décontenancée, dans une situation d'interview indéterminée. La partition et l'exécution sont irréprochables, même trop, et c'est peut-être le seul défaut de ce travail sans faille, proche de la pièce radiophonique. Le texte pêche presque par sa sur-écriture et sa propreté, même si l'on goûte volontiers à ses intouchables évocations de l'absence, entre autres.

On sort pourtant avec la sensation d'être resté à côté du sujet - se retirer de la société sans laisser de note d'intention - et de ses innombrables implications, métaphysiques comme plus triviales. Mais on ne peut que respecter l'angle choisi, que la pièce taille à la perfection.

The logo consists of a blue circle containing the word "OFF" in white, followed by the word "DISPARU" in a blue, sans-serif font.

Cédric **Orain** s'empare d'un thème très en vogue, les disparitions volontaires, en figurant l'évaporation inexplicquée d'un fils. Délicatement soutenue par une création lumière qui démultiplie peu à peu les ombres du personnage, la dramaturgie passe du témoignage mollasson (qui n'est pas sans rappeler « Le Fils », de Marine Bachelot) – dans lequel une voix off se fait l'avatar laconique du spectateur – aux fantasmes beaucoup plus inspirants de la mère, enchevêtrant réminiscences sentimentales et débordements imaginaires. Il faut s'imaginer que la protagoniste déserte un temps la chaise supportant le poids de la disparition pour s'élancer plus profondément dans le champ du « peut-être » : ce qui s'est peut-être passé, ce que le fils est peut-être devenu et ce que la mère traverse de douleurs intérieures émeuvent plus que le récit thématique, presque déjà routinier, de l'invisibilisation de soi, de même qu'ils agrègent avec une poésie certaine l'inexpliqué à l'inexplicable. *Victor Inisan*

TEXTE ET MISE EN SCÈNE CÉDRIC ORAIN
— THÉÂTRE DU TRAIN BLEU À 13H45 —

Dans sa nouvelle création, Cédric Orain s'intéresse au phénomène de la disparition volontaire. A ce qu'il provoque chez ceux qui restent.

Pour l'écriture de vos derniers spectacles, vous partiez d'œuvres non théâtrales existantes, comme *L'Abécédaire* de Gilles Deleuze, un article de Valère Novarina ou le roman *L'Amour pur* d'Agustina Izquierdo. Est-ce aussi le cas dans *Disparu* ?

Cédric Orain : Pas du tout. La dernière fois que j'ai écrit entièrement un spectacle dans le cadre de ma compagnie La Traversée remonte à 2009, avec *Striptease*. C'est la découverte d'un fait divers qui m'a donné envie de revenir à ce type d'écriture : l'histoire d'un jeune homme qui a décidé de disparaître sans laisser de traces. Sa famille a fini par faire son deuil, à l'exception de sa mère qui 40 ans plus tard espérait encore le retour de son fils.

Pourquoi avoir choisi d'aborder le sujet du point de vue de la mère ?

C.O. : Abordés du point de vue des disparus, les récits consacrés au sujet ont souvent des allures de roman policier. Leur choix inexplicable questionne, il fascine mais il donne lieu à des écritures assez classiques. J'ai voulu explorer une parole à laquelle nous n'avons jamais accès : celle de ceux qui restent. Et surtout, ce sont leurs silences qui m'ont intéressé. Et les mécanismes qui leur permettent de sublimer l'absence.

« J'AI VOULU EXPLORER UNE PAROLE À LAQUELLE NOUS N'AVONS JAMAIS ACCÈS : CELLE DE CEUX QUI RESTENT. »

Dans vos pièces précédentes, la parole tenait une place centrale. Vous pencher sur le silence transforme-t-il beaucoup votre processus de création ?

C.O. : Même lorsque les textes que j'adapte sont très denses, très écrits, ce sont les endroits de mise en crise du langage qui m'intéressent. Ils sont nombreux chez Novarina par exemple, qui par la profusion des mots, par l'excès, cherche sans cesse à atteindre les limites de son outil. La mère du *Disparu* est sans cesse confrontée à ces limites. C'est pourquoi, d'abord très naturaliste, son rapport au mot évolue au fil de la pièce, pour aboutir à une parole beaucoup plus onirique.

Comment, en termes de jeu et de scénographie, envisagez-vous de donner forme à ce silence ?

C.O. : Laure Wolf, la comédienne qui interprète le rôle de la mère, a un jeu d'une intensité et un rapport au texte hors normes. Un geste, un détail lui suffisent à suggérer un sentiment, une émotion. Je ne voulais surtout pas souligner l'aspect oppressant du sujet, mais insister au contraire sur la lumière que suscite le drame. Quant à l'espace, je l'imagine un peu comme un tableau de Hopper. Minimaliste, désertique mais habité par un dernier espoir.

PRESSE RÉGIONALE

Disparu (création bouleversante)

Par Angèle Luccioni



Ce texte écrit et mis en scène par Cédric Orain aborde avec délicatesse et retenue le sujet des disparitions volontaires sous l'angle de ce que ressentent ceux qui ont été abandonnés, notamment les proches. La mère de Vincent, interrogée par une voix off anonyme, raconte qu'au début ni elle ni son mari ne se sont inquiétés. Elle explique quel enfant brillant était leur fils et comment, influencé par l'esprit de mai 68, il s'était révolté contre toutes les normes institutionnelles et avait pris son indépendance. Mais ensuite, l'inquiétude les avait gagnés et avait grandi.

Imperceptiblement, le dialogue cède la place à un long monologue où cette femme détaille toutes les phases du calvaire enduré par son couple, son mari rivé jusqu'à la mort à une recherche obsessionnelle, elle-même balottée entre espoir et larmes, incompréhension et compréhension, doute et confiance, et évoluant jusqu'à l'acceptation du choix de son fils. Elle est pathétique quand elle se replonge dans ses souvenirs douloureusement lacunaire, quand elle s'accuse de n'avoir pas voulu voir les signes avant-coureurs du départ de son fils, quand elle avoue : "Quand je ferme les yeux, il est là".

La scénographie et la lumière de Pierre Nouvel, minimalistes, ont l'art de souligner et d'accompagner la souffrance de cette mère : elle reste assise sur une chaise. Son immobilité, les ténèbres qui l'enveloppent, son ombre portée sur le mur et l'image projetée en fond de scène de barreaux sont autant de signes du vide laissé par l'absence de son fils chéri, de la solitude, de la difficulté à vivre, du déchirement intérieur dans lesquels elle est comme enfermée. Seul est lumineux le moment des retrouvailles dont elle rêve.

La comédienne, Laure Wolf, est poignante et impressionnante de justesse : par ses silences, son attitude hiératique et son regard fixe, elle rend sensible la profonde blessure que la vie a infligée à son personnage.

A 13 h 45 jusqu'au 24 juillet (relâche le 18), au Théâtre du Train Bleu, 40, rue Paul Saïn. Tarifs : 19,5 / 13,5 euros. Réservations : 04 90 82 39 06 - www.theatredutrainbleu.fr

VIDEO - Le théâtre nordiste frappe les trois coups au festival d'Avignon

Vendredi 5 juillet 2019 à 3:06 - Par Cécile Bidault, France Bleu Nord



Le festival de théâtre d'Avignon, 73e édition, c'est parti. Après le lancement du "In" jeudi soir, le "Off" débute ce vendredi : plus de 1500 compagnies tentent de se faire connaître. 16 compagnies des Hauts-de-France sont aidées financièrement par le conseil régional.



Pas moins de 1500 spectacles sont joués dans le festival Off d'Avignon. 16 compagnies des Hauts-de-France sont accompagnées par le conseil régional. © Maxppp - PHOTO PQR/LE DAUPHINE/ANGELIQUE SUREL

 Hauts-de-France, France

La 73e édition du **festival d'Avignon** s'est ouvert ce jeudi soir, comme il est de tradition, dans la cour d'honneur du Palais des Papes. Ça, c'est le festival "In", et le "Off" débute ce vendredi. Le festival Off, ce sont plus de 1500 spectacles, de théâtre, de danse, de cirque, de marionnettes, d'humour... Un joyeux désordre dans les rues d'Avignon pendant trois semaines, et des compagnies qui doivent rivaliser d'imagination pour se faire remarquer, et attirer le public.

Tous les ans depuis 2000, le conseil régional aide des compagnies. [Le dispositif Hauts-de-France en Avignon](#) est reconduit en 2019, et ce sont 16 spectacles créés dans le Nord, le Pas-de-Calais et la Picardie, qui sont accompagnés financièrement, pour un budget total de 420 000 euros.



François DECOSTER
@fdecoster

Les @hautsdefrance en force au @FestivalAvignon: 2 compagnies dans le IN et 16 compagnies au @avignonleoff grâce au dispositif #HautsdeFranceenAvignon ! J'ai présenté hier à la presse les compagnies sélectionnées. Une illustration de plus de notre ambition pour la culture !



15 18:14 - 8 juin 2019 · Villeneuve-d'Ascq, France

Voir les autres Tweets de François DECOSTER

“ **"C'est une vraie pression" - Jeanne Lazar, metteuse en scène**

La jeune compagnie lilloise "*Il faut toujours finir ce qu'on a commencé*" en fait partie. Son budget pour Avignon, 40 000 euros, est financé pour moitié par la région. Le spectacle "*Guillaume, Jean-Luc, Laurent et la journaliste*" est joué au théâtre du Train bleu du 5 au 24 juillet. Jeanne Lazar, 28 ans, à la tête de cette compagnie, met en scène la pièce dans laquelle elle joue également. Etre à Avignon, c'est "*merveilleux*", explique-t-elle, "*c'est une grande joie. Mais c'est aussi une vraie pression, d'être à la hauteur d'un tel soutien*".



5000 artistes dans les théâtres d'Avignon

Dans le Off d'Avignon, 5000 artistes tentent d'attirer le public. Des statistiques ont été faites : 13 millions de tracts sont distribués chaque année par les compagnies. Cédric **Orain**, emmène sa compagnie valenciennoise "*la Traversée*", pour la deuxième fois : "*quand on arrive à Avignon, il y a un choc. C'est bouillonnant, les conditions sont sportives. Mais c'est un lieu de rencontres et de foisonnement unique. C'est excitant et épuisant à la fois*".

Cédric **Orain** a écrit et mis en scène "*Disparu*", une pièce qui raconte ces adultes qui partent un jour sans laisser d'adresse, et leurs proches qui restent avec le vide et le silence. Un spectacle qui sera joué pendant trois semaines au théâtre du Train bleu.



Zef, l'humoriste de France Bleu Nord, pour la troisième fois à Avignon

Zef, l'humoriste de France Bleu Nord, joue lui aussi dans le Off d'Avignon, du 5 au 17 juillet, au **Paradise République**. C'est sa troisième participation, il présente cette année son nouveau one-man-show "*de A à Zef*". Pas de financement de la région pour lui, c'est son producteur, **Verone**, qui organise tout.

“ “ **"Une petite colonie de vacances des artistes" - Zef**

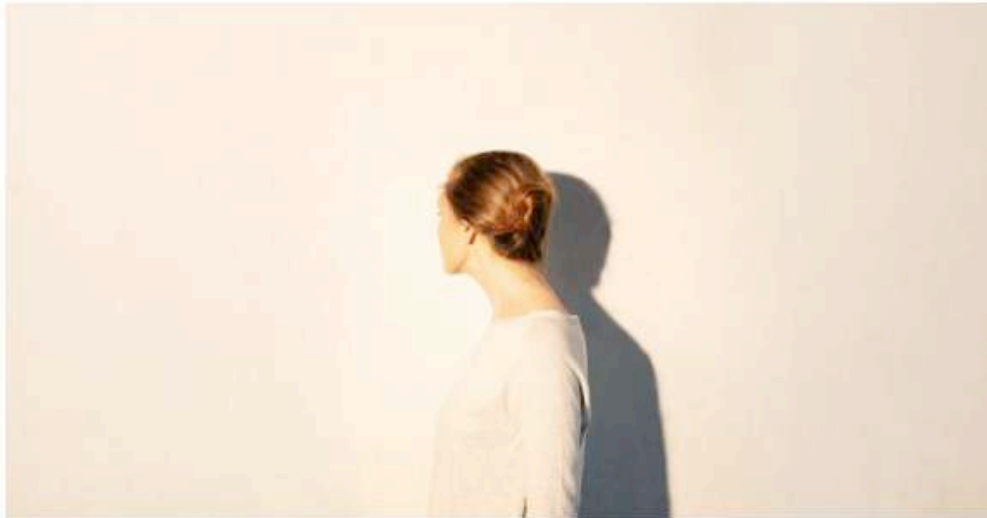
Zef considère qu'il faut être Avignon, pas tant pour le public que pour les rencontres qu'on y fait : "*c'est un salon du spectacle, comme un salon de l'auto à ciel ouvert. Pour se faire remarquer, on distribue des tracts. Cette année, j'ai des ballons, avec mon nom dessus. Comme ça, je pourrai les filer aux enfants. C'est une grande fête, une petite colonie de vacances des artistes*".

PRESSE INTERNET

[Coup d'oeil sur le OFF n°3] « Rendez-vous au Train Bleu – Partie 1 »

CRITIQUES

ONDINE BÉRENGER 19 AOÛT 2019



Laure Wolf dans *Disparu* – Cie La Traversée © Romain Bonnery

Disparu, écrit et mis en scène par *Cédric Orain*, avec *Laure Wolf* – *Cie La Traversée*

Dans une salle d'interrogatoire, une mère raconte son histoire, qui est aussi celle de milliers d'autres familles : un soir d'été, en 1973, son fils est parti et n'est jamais revenu. Comment expliquer les disparitions volontaires ? Comment, pourquoi, une personne choisit-elle de tout quitter, même son identité ? Comment dire la douleur des familles qui cherchent, des décennies durant – et en vain – le membre qui leur manque, et la raison de son départ ? Seule sur une chaise, avec des éclairages très minimalistes, Laure Wolf campe cette figure maternelle blessée, abattue mais incapable de cesser son combat. Sa voix est pleine d'émotion, ses mots, tendres et incisifs, nous transportent dans le souvenir de ce jour où la vie a basculé. Néanmoins, on regrette le complet statisme de la représentation, et l'absolue discrétion de la lumière, très classique et peu présente. Compte tenu du format actuel du festival d'Avignon OFF, ce type de spectacle – de plus en plus omniprésent – souffre inévitablement de son manque d'originalité dans la mise en scène, étant donné la forte « concurrence ». Il n'en reste pas moins une belle performance d'actrice, tout en retenue et en subtilité.



INTERVIEW PAR LE BLOG-THÉÂTRE M LA SCÈNE À L'ISSUE DU SPECTACLE



CRITIQUE DISPARU

SUBLIMER L'ABSENCE

Comment alors que son fils de vingt ans a disparu volontairement, sans donner de raison, sans donner aucun signe, une mère peut-elle encore croire et espérer, après trente ans, que son fils va revenir ? A partir d'un fait divers qu'il « n'a pas compris » et qu'il a cherché à comprendre, *Cédric Orain* a commencé à rêver et imaginer un personnage de théâtre, « gonflé à bloc par la vie », qui résiste à son chagrin et nourrit le manque de son imaginaire.

Interprétée par *Laure Wolf*, impressionnante d'intensité, une mère, assise, au centre du plateau, nous parle. De celui qui a disparu. De son empreinte palpable dans la mémoire et dans les lieux. Si la posture de l'actrice semble volontairement cadencée par le vide terrible qui l'entoure, la parole sublime l'absence. Le dispositif scénographique très simple, très léger (vidéo, quelques projecteurs) porte l'intimité de cette femme au plus près des spectateurs. Les très belles lumières de *Pierre Nouvel* nimbent l'ensemble d'une aura onirique.

Disparu de *Cédric Orain*, en s'intéressant à la parole de ceux qui restent, fait écho au récent travail de *Delphine Hecquet*, *Les Évaporés*. En France, 3000 disparitions volontaires sont recensées. Au Japon, le phénomène touche plus de cent mille personnes. Peu importe le chiffre, de ceux qui restent, il faut entendre l'infinie douleur souterraine. *Cédric Orain*, par la poésie des mots, magnifie cette parole.

Festival d'Avignon #OFF19, au *Théâtre le Train bleu*, à 13h45

Texte et mise en scène *Cédric Orain*

avec *Laure WOLF*

création sonore : *Manuel Peskine*

scénographie et création lumière : *Pierre Nouvel*

costumes : *Sophie Hampe*

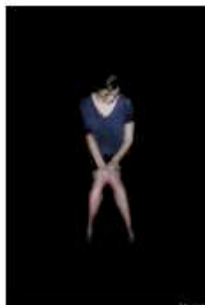
régie : *Théo Lavirotte*

Disparu, il a disparu...

Published on 28 juillet 2019

S' intéressant au phénomène de disparition volontaire, Cédric Orain met des mots sur les silences, sur l'absence. Offrant une tribune à ceux qui restent, il esquisse la litanie d'une mère, sa souffrance, son vide intérieur. Un récit de vie lancinant que rend incandescente l'interprétation de Laura Wolf.

Dans la pénombre, son visage fermé, triste, apparaît. Coiffure stricte, yeux légèrement rougis, Claire Brunet (extraordinaire Laura Wolf) se présente. Sa voix est faible, son ton est monocorde. Elle semble totalement vidée de toute substance vitale. Un ultime lien la retient à la vie, l'espoir un jour de retrouver son fils disparu.



Écrit comme un interrogatoire, un entretien, ce seul-en-scène cherche en vain dans la mémoire de cette femme prématurément vieillie, les réponses au départ volontaire de Vincent, adolescent

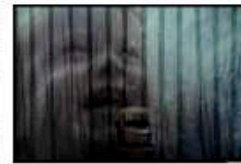
sans problème, un jour d'été de 1973. Depuis, l'eau a coulé sous les ponts, le mari est mort, épuisé par des années passées sur les routes en quête d'un indice, d'une piste, laissant Claire, seule avec ses regrets, ses remords, son chagrin.

Avec délicatesse, pudeur, Cédric Orain donne corps au silence, aux non-dits. Loin de tout sensationnalisme, il dresse le portrait d'une femme que rien ne peut plus atteindre. S'inspirant d'un fait divers, d'une statistique qui fait froid dans le dos – chaque année pas moins de 250 personnes s'évaporent en France, sans jamais ne plus donner signe de vie –, il conte le ressenti de ceux qui restent face à l'incompréhension, le néant. Il dépeint cette sensation qui les envahit où s'entremêlent espoir et désespoir, souvenirs réels et fantasmes d'une existence qu'il espère forcément meilleure.

S'emparant de ce texte ciselé, poétique, Laura Wolf n'essaie pas de lui donner une

couleur particulière autre que celle d'une voix sans âge, à bout de force, dans la nuit. Présence singulière, fascinante, la comédienne ne cherche pas à tirer les larmes, juste à faire entendre les maux de cette mère, son incapacité à faire le deuil, à passer à autre chose, même 40 ans plus tard.

Parfois on aimerait un sursaut, une colère salvatrice, il n'en est rien. Il est trop tard,



elle n'a plus la volonté de se battre contre de fausses chimères. Inlassablement, elle attend nimbée par les lumières de Pierre Nouvel. L'espace, sorte de mausolée du vide, de l'absence, prend ainsi imperceptiblement vie.

Donnant aux ombres du passé un place majeure, sans pour autant condamner l'avenir, Cédric Orain signe avec *Disparu*, un spectacle délicat, qui touche au cœur. Légèrement resserré, il éviterait l'écueil de la monotonie qui pourrait tendre à s'installer et gagnerait en puissance, en réalité lyrique, en beauté.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – envoyé spécial à Avignon

Disparu de Cédric Orain
Festival d'Avignon le OFF
Théâtre du Train Bleu
40, rue Paul Saïn
84000 Avignon
Jusqu'au 24 juillet
2019 à 13h45
Durée 1h10



Mise en scène de Cédric Orain
Avec Laure Wolf
Scénographie et Création lumière de Pierre Nouvel
Musique de Manuel Peskine
Costume de Sophie Hampe
Régie générale de Théo Lavirotte

Crédit photos © Manuel Peskine

Print PDF Email

UN « DISPARU » SANS RELIEF

Posted by *lefilduoff* on 24 juillet 2019 · [Laisser un commentaire](#)



LEBRUITDUOFF.COM – 24 juillet 2019

AVIGNON OFF 19. « Disparu » – texte et mise en scène Cédric Orain – au Train Bleu à 13h45 – jusqu’au 24 juillet.

« En France environ 2500 adultes disparaissent chaque années », le chiffre est considérable. Que se soit une disparition volontaire ou non, il y a ceux qui restent, les familles et amis du « disparu ». Cédric Orain, prend pour base de départ une histoire vraie de disparition pour s’interroger et écrire un texte qui donne la parole à une mère dont le fils n’a plus donné signe de vie.

La comédienne Laure Wolf va répondre aux questions d’une voix off. En tant que mère, elle se dévoile petit à petit sur les interrogations à propos de son fils, les éventuels causes ou motifs de son départ et les potentielles retrouvailles imaginées. Ainsi que tout le cheminement que l’on peut faire avec soi-même lors de la prise de conscience de la perte d’un être cher.

L’ambiance est très intimiste, assise sur une chaise au milieu de la scène pour se livrer face au public, Laure Wolf est éclairée par une douche plus ou moins large. Derrière elle, un rideau noir et cette voix qui lui pose des questions auxquelles elle répond en témoignant de manière très sensible, avec le regard d’une femme perdue, sans plus aucune raison de vivre.

« Disparu » est un format atypique qui peut déplaire par le manque de relief du traitement de ce sujet délicat.

Béatrice Stopin

Disparu, texte et mise en scène de Cédric Orain.

Crédit photo : Manuel Peskine.



Disparu, texte et mise en scène de **Cédric Orain**.

« Parfois je me dis, ça me traverse, en passant de la cuisine à la chambre, « tiens et là, s'il revenait maintenant ? Si on sonnait à la porte, là tout de suite ? » Et à ce moment-là j'ai peur qu'on sonne à la porte, je suis absolument sûre que si on sonnait à la porte, là maintenant, ce serait lui. Et ce serait un trop grand choc, alors je suis obligée de pressentir son retour, les quelques secondes qui précèdent l'instant où il va sonner, sinon c'est trop puissant, ce serait un choc trop puissant... »

N'ayant rien vu venir, selon l'expression consacrée, ne se doutant pas un seul instant de ce que l'autre – son fils, sa fille, son conjoint, sa conjointe – prépare à son insu, il reste bien peu à l'être esseulé qui fait l'épreuve d'une séparation et d'une disparition.

En France, le ministère de l'Intérieur compte autour de 2500 par an, les adultes qui disparaissent sans avoir donné le moindre signe d'existence à leurs proches.

Certains sont retrouvés mais refusent de transmettre leurs nouvelles coordonnées à leur famille ; leur secret est préservé car disparaître est un droit. La police annonce ainsi à leurs proches qu'ils sont ailleurs, en bonne santé et ne souhaitent pas revenir.

Subsiste l'incompréhension, une parole défaillante qui n'élucide pas le drame.

Ainsi parle sur la scène de Cédric Orain, la mère dont le fils a *disparu* un beau jour, ses vêtements pliés avec soin sur le lit de sa chambre parisienne d'étudiant. Nulle lettre, ni trace abandonnée, seul le silence d'une disparition sans cause – un vertige.

Le père, mort depuis près de vingt ans, apprend-on de cette mère qui répond à des questions enregistrées sur le plateau et dont le locuteur est inconnu, n'a cessé, d'autant plus, à partir de sa retraite professionnelle, de se consacrer corps et âme à la douleur – remuer ciel et terre pour tenter de traquer une trace éphémère du passage sur la terre du fils tant aimé sans qu'il ne le sache, et soudainement envolé.

Tous les amis du garçon ont été contactés, en vain. Personne n'a vu le moindre signe précurseur ou d'anticipation de l'événement à venir. Or, une amie du fils que le père n'avait pu contacter à cause de changements successifs de coordonnées, et que la sœur, qui a pris la relève des recherches paternelles, a jointe enfin, a révélé avoir parlé au *Disparu* dans un aéroport en Inde, sans qu'il ne lui dise sa destination.

Reste à la mère le silence de l'âme, celui de la maison familiale en région, et à l'intérieur celui de la chambre filiale qu'elle a laissée telle quelle, sans y rien changer.

Un silence qui n'est pas l'absence de bruit, qui réside dans toute citadelle intérieure, la condition même d'un retour à soi – recueillement, rêverie et songe – et d'un lieu intime d'où émerge la parole – une pensée articulée qui se cherche et se convainc.

Sentiment de culpabilité, de n'avoir pas su aimer assez l'être cher, et volonté de le dispenser de toute erreur ou bien faute qu'il aurait pu commettre par maladresse.

La comédienne Laure Wolf a toutes les qualités requises pour endosser ce rôle tissé de douleur, alternant entre des élans vainqueurs d'espoir et l'abattement dépressif.

Dans la scénographie et la création des lumières de Pierre Nouvel, cette mère éclairée à la posture méditative, bouge à peine, se détachant à contre-jour devant un écran lumineux qui en fait une figure d'ombre raffinée, une apparence évanescence prête à disparaître, tel le fils dont tous ses proches ont été dessaisis, malgré eux.

Véronique Hotte

Théâtre du Train Bleu, 40 rue Paul Sain à Avignon, tél : 04 90 82 39 06, jusqu'au 24 juillet à 13h45, relâche le 18 juillet.

Maison de la Culture d'Amiens, du 5 au 8 novembre.

Avignon : Turbulences, Orain, Heredia, Béhar, quatre possibilités du Off

12 JUIL. 2019 | PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

On trouve de tout dans le Off avignonnais, des horreurs, des spectacles bâclés ou fatigués et des splendeurs, des histoires attachantes. Pour aujourd'hui, quatre spectacles hautement recommandables : « Trouble » par la compagnie Turbulences !, « Disparu » par Cédric Orain, « L'Origine du monde » par Nicolas Heredia et « La Clairière du grand n'importe quoi » par Alain Béhar.

COMMENTEZ | 1 RECOMMANDÉ | A+ A-

Trouble est le titre du spectacle, Turbulences ! celui de la compagnie, autrement dit on ne navigue pas en haut calmes sans pour autant atteindre le renversement cosmique dont on parlera tout à l'heure à propos du spectacle d'Alain Béhar.

Turbulences ! est l'une de ces compagnies (une dizaine en France) qui donnent à des personnes atteintes d'autisme ou présentant certains signes de déficience depuis l'enfance, la possibilité de s'exprimer sur scène. Créée en 1992 à l'initiative de Philippe Duban et avec la présidence d'Howard Buten, la compagnie a intégré en 2007 un établissement de Service d'Aide par le Travail à Paris dans le XVII^e arrondissement et un espace particulier, Les Chapiteaux Turbulents !

Sous la forme d'une « coopérative de création », le nouveau spectacle, *Trouble* est le fruit de la rencontre de Turbulences ! avec la compagnie HVDZ de Guy Alloucherie. C'est l'un de ses proches, Didier Cousin, qui signe la mise en scène de *Trouble*. On y retrouve le mélange des arts, l'absence de frontière et l'esprit collectif chers aux spectacles et aux veillées de HVDZ, compagnie implantée dans le Nord.

L'un fait du trapèze, d'autres dansent, parlent ou jouent furieusement du piano, portent des masques ou des coiffes de carnaval... Ce qui compte, c'est l'expression libre, la joie d'être là, présent sur scène en écho à des textes de Michel Foucault, fil vaguement conducteur, textes dits le plus souvent par Philippe Duban, monsieur Loyal de cette fête. Car c'en est une. A la fin, chaque Turbulent invite un, puis deux puis tout un rang de spectateurs à venir rejoindre la troupe sur scène dans une danse-fiesta finale, ils ne se font pas prier.

Bientôt, l'interrogatoire de Claire Brunet – qui rappelle un peu celui de *L'Amante anglaise* (dont l'héroïne a pour nom Claire Lannes), une belle pièce de Marguerite Duras – s'estompe. Elle reste seule avec ses souvenirs de mère, la voix de son fils disant « Maman, j'ai grandi trop vite, j'ai peur de grandir trop vite, de ne plus être un un enfant, et je n'ai pas envie de devenir un adulte comme vous ». Non, Vincent, n'a pas disparu, elle l'attend, il est là derrière la porte, il va sonner. « Je ne peux plus bouger, figée dans le couloir je ne me vois pas ouvrir la porte, je ne peux pas l'imaginer, je ne peux pas me le représenter, me représenter Vincent, fabriquer une image de lui, je ne le vois pas, je sens sa présence mais je n'ai pas d'image de lui ». C'est ce gouffre fait d'absence et de silence qui l'habite.

Pour finir, l'auteur passe la plume à son personnage : Claire Brunet noircit des petits carnets, elle écrit tant et plus. « J'écris pour ce qui n'a plus de nom, pour un visage qui s'efface, pour une ombre qui glisse à l'orée du monde, au-delà de la nuit, pour ce qui n'est plus là, J'écris pour ce qui a été englouti. », écrit-elle, écrit magnifiquement Cédric Orain qui a trouvé en Laure Wolf l'actrice adéquate, comme hallucinée par ce personnage qu'elle sublime.

L'Origine de Nicolas Heredia

C'est en 2007 à Montpellier que Nicolas Heredia a créé La vaste entreprise, compagnie dont il est le concepteur et le porte-parole plus que l'acteur, œuvrant à la lisière des centres d'art, de la performance et de l'espace public : on le retrouve à Avignon dans la cour du musée Angladon, bien que faisant partie du programme de la Manufacture. Drôle de loustic.

En 2016, dans *Visite de groupe*, il signait une « déambulation auto guidée pour une voix de synthèse et un groupe d'individus » dont le propos est de « visiter le groupe de visiteurs qui la constitue ». Etonnant, non ? L'année suivante dans *Légendes (Réalité augmentée)*, il se penchait sur le dossier épineux des plaques commémoratives dont sont friands les maisons où sont nés ou morts des écrivains, des peintes, des maires, des généraux ou de Résistants où sont tombés pour l'honneur de la France. Je conseillerai au dénommé Heredia d'aller faire un tour sur le parvis à la sortie de Nanterre Préfecture où en allant vers le parc qui conduit au Théâtre de Nanterre, on lit des lambeaux de phrases célèbres anciennement du Général de Gaulle et reconverties au hasard du temps, en poèmes dadaïstes.

Nicolas Heredia a ainsi inondé l'espace public (murs, balcons, oreillers, sac à patates, bouteilles, ballons, etc.) de nouvelles plaques commémoratives. Exemple : « Ici le 2 février 1994 N. s'endort en lisant une phrase de Georges Perec : « Rien ne sert de rien cependant tout arrive ». Ou bien « Ici le 9 septembre 1989 B. marche tout nu dans la rue pour aller à l'école et puis il se réveille ». En 2021, il ne faudra pas rater *A ne pas rater*, « un spectacle qui se propose de prendre la mesure de tout ce que vous ratez pendant que vous assistez à ce spectacle ». Soit l'horoscope du Parisien, un poème érotique inédit d'Aragon, la notice d'un tue-mouche écologique, les sous-titres à la télé, ça en fait des choses, pour nous en tenir à la seule lecture du monde.



Scène de "L'origine du monde" © la vaste entreprise

Pour l'heure, Nicolas Heredia nous emmène un week-end dans une brocante où entre un lot de cuillères en argent et un lot de cadres tarabiscotés, il tombe en arrêt devant une reproduction de *L'Origine du monde* de Courbet peinte par Louise Chosetruc. Le sujet cher à Jacques Lacan et à son salon, le talent de la copiste, la touffe généreuse autant que les cuisses du modèle dont, au demeurant, on aurait trouvé l'identité, tout cela fait que le brocanteur en demande une somme qui n'est pas monstrueuse mais qui n'est pas donnée pour autant. C'est là que l'art de Nicolas Hérédia va se déployer. Mariant HEC et système D, logique sans peine de Lewis Carroll et ruse de Sioux, Nicolas Heredia va mettre le public dans un état de transe estivale, poussant le « si... » dans ses derniers retranchements. Comment ? Pourquoi ? Ne me demandez pas de dévoiler l'Origine du monde, allez y voir de près.

Les béances de Béhar

Et passons, sans coup férir et sans escale, directement à la fin du monde, du moins de notre cher globe Terrestre. Nous sommes en 2147 (cela nous laisse le temps de voir venir et de prévoir la parade), suite à des bourrasques dantesques et au chamboulement du mouvement des vents on ne peut plus contraires, notre globe terrestre qui n'avait pourtant pas besoin de cela, ni bu, se met à tourner à l'envers. C'est là le point de départ d'un délire cosmique, d'une anticipation gaguesque du monde et de l'imagination à jamais débridée d'Alain Béhar. Il écrit, met en scène et joue, seul, *La clairière du grand n'importe quoi*, titre qu'il faut prendre à la lettre : ça parle de tout et donc de n'importe quoi, c'est du grand Béhar et c'est très éclairant en ces temps de coupes sombres d'arbres, mais pas seulement. Béhar est un zig qui connaît ses puces, il a écrit et joué des pièces aux titres évocateurs comme *Sérénité et des impasses*, *Angelus Novissimus* ou *Teste ou le lupanar des possibilités*, (d'après Paul Valéry). Bref, il commande le respect d'autant plus qu'il a passé son BTS de dinguerie appliquée (mention ne pas pas mieux faire) sans réviser, et pour cause, il ne vit que pour et par ça.

Pendant que j'écrivais ces lignes la météo ne s'est pas arrangée. Ça flotte de partout. « Il a fallu bâtir des murs et des digues sur tous les rivages problématiques, surtout au sud, pour préserver l'écosystème des banques centrales et ne pas noyer les Bahamas. Les marées viennent le plus souvent de l'intérieur dorénavant. Bloqué avant les plages, l'océan remonte par dessous, par les failles et les grottes, par les fleuves et sort des lits. Les rivières et les tuyaux, jusqu'aux lacs glacés qui craquent sous la pression et jusqu'aux sources, les puits les piscines et les baignoires, tout déborde quand la marée monte et recouvre tout quand elle est pleine. Il pleut presque tout le temps aussi et quand il ne pleut pas la chaleur est infernale » maugrée l'animal.



Scène de "La clairière du grand n'importe quoi" © Claire Eloy

Le débit d'Alain Béhar et aussi imprévisible que ce qu'il énonce. Tout autre acteur que lui serait devenu complètement maboule à essayer d'apprendre ce texte qui rompt ses amarres d'une phrases à l'autre, qui digresse tant qu'il se donne à lui-même le tournis, qui mange de l'apocalypse à son petit déjeuner et remet ça au souper avant d'aller écrire la suite de ses élucubrations post-catastrophe la nuit durant en se shootant au thé cueilli la main sur les hauts plateaux dissimulés sous le nom de Kuomintang. Déluge quand nous tiens !

On croise des rats, gros comme des cochon, des adjoints au maire prétentieux , des footballeurs armé de jeux vidéos, il pleut des pixels gros comme des grêlons, on s'attaque et on s'embrasse mutuellement , on se monte le bourrichon à coups de secrétaires stagiaires et de livreurs intérimaires en voie de syndicalisation, et, pour tout arranger, tous les GPS sont obsolètes. « On court encore plus vite en zigzaguant d'un abri à l'autre, on se protège comme on peut, qui derrière une vierge à l'enfant sans tête, qui derrière le 4X4 à l'envers de Monsieur Nicolas le jour du cinquantenaire de l'indépendance, qui sous la véranda de l'assistant du chef de cabinet du directeur adjoint qui s'enfuit en scooter... » Et ça continue.

Nous, spectateurs restés dans l'autre monde, on est au frais dans la salle climatisée, on le regarde suer sous la chaleur épouvantable de l'an 2147, on a un instant peur qu'il nous coupe la tête avec les gros ciseaux que Béhar tient en mains, mais il se contente de couper le bandeau de son imagination laquelle, tel le vers de terre, se multiplie en ses divisant. Où s'arrêtera -t-il ? Vous le saurez en allant à Artéphile.

Trouble, jusqu'au 14 juillet, 14h à la Scierie

Disparu, jusqu'au 24 juillet, 13h45 au Train Bleu

L'origine du monde, jusqu'au 25 juillet à 18h45 , la Manufacture hors les murs au musée Angladon. Puis les 14 et 15 sept à Saint-Jean de Védas, le 21 sept au NEST à Thionville, du 14 au 24 nov à la Scène Nationale d'Albi, du 30 janvier au 3 fév 2020 aux Scènes croisées de Lozère.

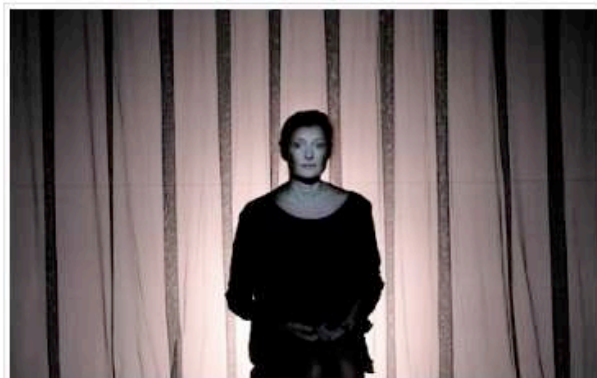
La clairière du grand n'importe quoi, jusqu'au 27 juillet, 16h35 Artéphile. Les 5 et 6 nov, théâtre du Bois de l'Aune à Aix-en-Provence, le 8 nov aux rencontres de l'échelle (Marseille), du 14 au 16 nov à Sortie-Ouest (Béziers), le 21 nov au Périscope (Nîmes), le 28 nov à la scène nationale du grand Narbonne.

Disparu, texte et mise en scène de Cédric Orain

Posté dans 10 juillet, 2019 dans [critique](#).

Festival d'Avignon

Disparu, texte et mise en scène de Cédric Orain



Le Ministère de l'Intérieur compterait chaque année près de deux mille cinq cent disparitions. Volontaires ? Inquiétantes ? Les "évanoués" japonais laissent derrière eux téléphone portable, pièces d'identité, voiture... Ils organisent leur disparition à la suite d'un licenciement, d'une rupture ou d'une atteinte insupportable à leur honneur.* Mais lui, ce garçon, en France, parti à dix-neuf ans ? Il a le droit, il est majeur. Mais elle, sa mère ?

Une voix masculine anonyme et bienveillante pose les questions et définit le protocole : vous acceptez que je vous interroge sur la disparition de votre fils, vous répondez si vous le souhaitez, vous gardez le silence si vous le souhaitez. Et le silence pèse, d'abord. Les mots viennent difficilement. Et peu à peu, ils touchent une zone

sensible et la parole se libère. Que s'est-il passé, avec ce garçon brillant et original ? Quels signes annonciateurs a-t-elle pu louper ? La mère cherche son fils dans la chambre inchangée au fil des ans, elle le cherche en elle. Et pourtant peu à peu, son visage se défait. Le père le cherche de par le monde, raconte-t-elle et elle imagine le jour où il sera là, derrière la porte, « et ce serait un trop gros choc, alors je suis obligée de pressentir son retour, les quelques secondes qui précèdent l'instant où il va sonner ».

Au bout d'un moment, l'interrogateur s'efface : il a rempli son rôle, il a libéré une parole d'abord rare. Laure Wolf est seule sur sa chaise dans l'obscurité, à peine nimbée d'une lumière qui monte progressivement, comme le récit lui-même, jusqu'à projeter son ombre, double et précise, sur les murs du théâtre. Elle arrive à donner le sentiment d'une double gestation : comme si la mère mettait son fils au monde, encore et encore, dans sa quête du souvenir, comme si la chambre du fils la mettait elle-même au monde. Cédric Orain dit vouloir parler du silence. On l'entend dans l'hésitation, la difficulté de cette femme à répondre à l'interrogateur ; on l'entend plus encore dans la tentative de la mère pour que le disparu ne se taise pas, en elle, au moins. Au fil des mots, elle tire sur le fil fragile de la mémoire, pour le ramener des limbes. Un instant, elle y parvient presque... Et c'est très beau.

Christine Friedel

Théâtre du Train bleu, 40 rue Paul Saïn, Avignon, à 13 h 45. T. : 04 90 82 39 26

* Voir dans *Le Théâtre du blog* : *Les Évanoués*, texte et mise en scène de Delphine Hecquet.

Cédric Orain fait parler le silence

9 juillet 2019 / dans Amiens, Avignon, Best Off, Coup de coeur, Festival, Les critiques, Théâtre / par Anaïs Heluin



Photo Manuel Peskine

Après s'être frotté au verbe foisonnant de Valère Novarina, c'est au silence que s'intéresse Cédric Orain. Celui d'un jeune disparu volontaire. D'un évaporé, dont la mère incarnée par Laure Wolf prend la parole. *Disparu* est l'une des nombreuses belles propositions du Théâtre du Train Bleu à Avignon.

« *Je m'appelle Claire Brunet* ». Ces premières paroles toutes simples, une voix venue d'on ne sait où les arrache à celle qui les prononce à mi-voix. De même que les quelques « *oui* » prononcés en réponse à des questions clairement rhétoriques. « *Vous avez deux enfants ?* ». « *Et votre mari est décédé il y a 15 ans ?* ». Assise sur une chaise à peine assez large pour elle, **Laure Wolf** n'a guère besoin d'autre chose que ces mots minuscules pour dire la peine de son personnage. Sa blessure ancienne qui, apprend-on bientôt, a trait à son fils Vincent, disparu en plein été 1973 pour ne jamais revenir. **Dans *Disparu*, le metteur en scène Cédric Orain donne corps au vide laissé par l'absence d'un être aimé.** Avec toute la pudeur, toute la délicatesse nécessaire, il explore les silences et les quelques bruits provoqués par l'effacement d'un être humain. Il donne à entendre ceux qui, d'habitude, sont laissés dans leur peine : ceux qui restent.

En approchant ainsi le phénomène de la disparition volontaire, **Cédric Orain se préserve de toute forme de sensationnalisme**. Sans nier le mystère qui entoure l'évaporation de quelques 2500 personnes par an en France – beaucoup plus au Japon, où se déroule un autre beau spectacle consacré au sujet : *Les Évaporés* de Delphine Hecquet, **présenté en fin de saison au Théâtre de la Tempête à Paris** –, il refuse de se laisser fasciner par lui. Et ce refus, cette résistance, contribuent beaucoup à la force du spectacle. D'autant plus qu'il est, lui aussi, exprimé avec retenue. En toute humilité. Cédric Orain, en effet, s'efface entièrement derrière le quasi-monologue troué de silences de sa protagoniste imaginée à partir d'une histoire réelle : la disparition d'un jeune homme, dont la famille a fini par faire le deuil. À l'exception de sa mère qui, 40 ans après, espérait toujours le retour de son fils.

Lentement, des souvenirs refont surface. Presque intacts. Vincent, dit par exemple Laure Wolf, « *était un adolescent drôle, bon à l'école, il a toujours beaucoup lu, il lisait beaucoup, il écoutait beaucoup de musique, très fort* ». « *On lui laissait une grande liberté, il avait des résultats scolaires brillants, mais il ne pouvait pas s'empêcher de contester les institutions, la famille, il a lu jeune les grands auteurs français, beaucoup de philosophes, après il a eu sa période plus politique, plus engagée, plus anarchiste...* », prononce la comédienne d'une voix de plus en plus décidée. De plus en plus ferme. De ces phrases à l'enquête, à la tentative d'élucidation, il n'y a qu'un pas que Cédric Orain ne franchira pas. **En restant au seuil du voyeurisme que suscite souvent le sujet, *Disparu* ouvre des voies plus subtiles**. Il se frotte aux limites du langage. À ses insuffisances, dont on ne sait si elles creusent la souffrance ou si, au contraire, elles en limitent la propagation.

Sculpté par les lumières mouvantes de Pierre Nouvel, qui signe aussi la très sobre scénographie de la pièce, l'espace qui accueille les mots de Laure Wolf entretient cette incertitude. En l'extrayant de toute forme de quotidien, de réel, il lui donne une allure presque mythique. De cette mère d'aujourd'hui, il fait une sorte de Pénélope dont l'attente semble pouvoir être éternelle. Dans sa belle « *quête d'une voix qui a été retirée du domaine de la parole donnée* », qui l'a mené auparavant **sur les traces de Gilles Deleuze** et de Valère Novarina, **Cédric Orain fait ainsi avec *Disparu* une avancée majeure**. Pleine d'ombres, mais également de lumières. De l'espoir que « *ce qu'on ignore ne sera pas totalement inconnu* ».

Anaïs Heluin – www.sceneweb.fr

Disparu

Écriture et mise en scène Cédric Orain

Avec Laure Wolf

Création sonore Manuel Peskine

Scénographie et création lumière Pierre Nouvel

Costumes Sophie Hampe

Production La traversée

Co-production Maison de la Culture d'Amiens – Pôle européen de création et de production

Avec le soutien du Centquatre-Paris

Le projet *Disparu* bénéficie du soutien financier de la Région Hauts-de-France.

La compagnie – La Traversée bénéficie du soutien du Ministère de la Culture – Direction régionale des affaires culturelles Hauts-de-France, au titre de l'aide aux compagnies conventionnées.

Cédric Orain – La Traversée est artiste associé à la Maison de la Culture d'Amiens / Pôle européen de création et de production et artiste accompagné par le phénix – scène nationale de Valenciennes dans le cadre du Campus du Pôle européen de création. Il est artiste en résidence à Ma scène nationale – Pays de Montbéliard.

Ce spectacle bénéficie du soutien de la Région Hauts-de-France, dans le cadre de l'opération Hauts-de-France en Avignon.

Durée : 1h10

Festival d'Avignon Off 2019

Théâtre du Train Bleu

Du 5 au 24 juillet à 13h45. Relâche les 11 et 18 juillet.

Maison de la Culture d'Amiens

Du 5 au 8 novembre 2019

🎭 "Disparu", Cédric Orain donne corps au silence. Off, Avignon.

Hugues Le Tanneur 06/07/2019 0 922

f | Partager sur Facebook

🐦 | Partager sur Twitter

✉ | Partager par mail



Seule sur scène, la comédienne Laure Wolf restitue à la perfection la confrontation abyssale d'une mère avec le souvenir de son fils parti un beau jour sans laisser d'adresse alors qu'il était âgé de dix-neuf ans. Sans nouvelles depuis des années, elle attend avec une mince lueur d'espoir cet enfant à qui elle ne peut adresser la moindre question sur son geste.

Le dispositif scénique est on ne peut plus simple: une femme assise face au public avec en fond un écran. Les genoux serrés, elle répond à des questions posées par une voix-off. Mais avant même que la première question ait été articulée, quelque chose dans son attitude toute d'intériorité, dans sa concentration légèrement inquiète, le visage tendu, un peu crispé, a suffi pour introduire un élément essentiel de ce spectacle admirablement interprété par la comédienne Laure Wolf. Car ce qui ressort d'emblée du silence de cette femme assise, c'est le sentiment puissant de solitude qui émane d'elle.

Elle pourrait être aussi bien face à une caméra dans son salon, dans sa cuisine ou sur le devant de sa maison, mais Cédric Orain a préféré la situer dans un espace indéterminé. Il n'a pas voulu donner à ce spectacle l'aspect d'un reportage. À cet égard, le fait que la première partie de la pièce soit construite sous la forme d'un interrogatoire est d'autant plus intrigant. Quelle est cette voix qui lui pose des questions? S'agit-il d'un policier? D'un médecin? D'un sociologue? On ne le saura pas.

Elle-même ignore à qui elle a affaire. Quand elle demande "Vous êtes détective?", l'interrogateur précise qu'elle n'est pas obligée de répondre aux questions si elle n'en a pas envie. La femme s'appelle Claire Brunet. Elle a deux enfants. Une fille, Sophie, la cinquantaine, et un fils, Vincent. Vincent a disparu alors qu'il était âgé de dix-neuf ans. C'était en 1973. Claire ne l'a jamais revu. Elle ignore totalement ce qu'il est devenu.

Rupture

Selon le Ministère de l'Intérieur, chaque année en France deux mille cinq cents adultes disparaissent. Parfois on retrouve leur trace, mais leurs coordonnées ne sont pas transmises à la famille si la personne disparue ne le souhaite pas. En abordant avec ce spectacle le phénomène profondément dérangent de la disparition, qui n'est ni un suicide, ni une fugue, mais correspond à un besoin viscéral de rompre avec son passé et ses proches pour changer de vie, Cédric Orain touche une corde d'autant plus sensible qu'il s'intéresse paradoxalement moins à la personne disparue qu'à la réaction des proches.

En ce sens, *Disparu* parle avant tout d'un manque. Mais le plus frappant, c'est à quel point tout ce qui est évoqué dans l'histoire de cette mère et de ce fils en rupture est, par certains côtés, criant de vérité. On soupçonne l'auteur de s'appuyer sur un cas – ou plusieurs cas – bien réel.

En 1968, Vincent était déjà un adolescent en rupture rejetant à la fois le système scolaire, son milieu familial et plus largement la société dans son ensemble. On apprend qu'il a toujours détesté l'école; ce qui est le cas de beaucoup d'enfants. Claire se souvient qu'une fois alors qu'elle l'accompagnait en classe, il lui a dit: "Maman, je grandis trop vite, j'ai peur de grandir trop vite et de ne plus être un enfant, et je n'ai pas envie de devenir un adulte comme vous!"

Cette remarque ne lui serait peut-être pas revenue en mémoire sans la disparition de son fils. Mais en son absence tout devient un indice, une ébauche forcément insuffisante d'explication face à ce qui demeurera toujours une énigme. Alors que la police fait des recherches, Pierre, le père de Vincent, enquête de son côté. Il engage même des détectives privés. Une fois à la retraite, jusqu'à sa mort, il consacra tout son temps à essayer de retrouver la trace de son fils.

Toutes ces recherches infructueuses ont contribué à maintenir en vie une image de Vincent à la fois floue et sublimée. Celle d'un jeune homme marqué par les livres de Guy Debord et qu'une de ses amies aurait rencontré après sa disparition dans un aéroport en partance pour l'Inde. Avec le temps, Vincent est devenu un mythe, un fantôme. Ce fantôme, Claire continue de le porter en elle. Car elle ne peut pas l'oublier. Alors elle l'attend toujours. Et à cette attente fait écho cette autre attente quand, enceinte, elle portait dans son ventre cet enfant dont elle sentait qu'il allait lui donner de la force.

Tact et sensibilité

C'est ainsi que cette projection heureuse dans un avenir riche de promesses s'est convertie en une remémoration anxieuse du passé. Claire se souvient par exemple de sa randonnée à deux avec Vincent sac au dos pendant plusieurs jours dans les Pyrénées juste après son bac. Mais la mémoire a des limites, d'où ces mots émouvants: *"Je ne me souviens pas de la dernière fois où d'un petit geste tendre j'ai pu le consoler, je ne me souviens pas de la dernière fois où son corps est venu chercher le mien pour apaiser ses chagrins, je ne me souviens pas de son corps, plus de traces, son corps s'efface, j'ai l'impression que je ne m'en souviens plus, son corps manque."*

À ce moment-là, la scène est plongée dans un clair-obscur. Laure Wolf n'a pas bougé de sa chaise depuis le début du spectacle et pourtant nous avons vécu avec elle une grande traversée – tournée à la fois vers le passé et vers un improbable, pour ne pas dire impossible, dénouement. Restituant avec beaucoup de tact et de sensibilité l'intériorité et la souffrance de cette mère meurtrie, son jeu est d'autant plus remarquable que pas une seconde elle ne cède au pathos privilégiant un juste équilibre qui donne au texte de Cédric Orain un impact d'une rare, généreuse et bouleversante humanité.

***Disparu*, de et par Cédric Orain, avec Laure Wolf, créé le 27 juin à La Maison de la Culture d'Amiens**

- 5 au 24 juillet: Avignon au théâtre du Train Bleu

- 5 et 8 novembre à la Maison de la Culture d'Amiens

(Photo: © Manuel Peskine)